

Lune, Pierre Bonardi a charmé profondément son auditoire. Sa conférence « sonorisée » comme disent les cinéastes, fut un véritable régal.

Les « Voyages au Pays du Disque » ont commencé par la plus captivante des croisières et la plus passionnante des explorations. C'est d'un bon augure et nous tenons à en féliciter bien sincèrement les organisateurs.

E. H.

Doléances de Discophiles

Les progrès accomplis par la technique du disque nous rendent chaque jour de plus en plus exigeants. Puisque les savants arrivent à réaliser l'un après l'autre la plupart de nos vœux, qu'ils ne s'étonnent pas de nous voir faire appel sans cesse à leur sagacité et à leur ingéniosité professionnelles.

Il est un point sur lequel tout le monde est d'accord. On ne lutte pas assez contre l'insupportable grattement de l'aiguille. On a demandé aux fabricants d'appareils d'éliminer ce bruit importun. Pour montrer leur virtuosité, ils ont accepté un peu trop vite de résoudre le problème. Ils se sont flattés de filtrer et d'absorber cet indésirable bruit parasite. Mais ils n'ont pu le faire qu'en absorbant en même temps les harmoniques se trouvant au même niveau de l'échelle des fréquences. En fermant le fameux « robinet » lorsqu'on arrive à 3.000 ou 4.000 « périodes », on réussit bien à étouffer le frottement fâcheux, mais, automatiquement, on étrangle les harmoniques du violon ou de la flûte qui s'épanouissaient dans ces parages. Le résultat est déplorable. La peur d'un mal nous a conduits ici dans un pire.

C'est qu'en effet, la solution n'était pas là. Elle est dans la qualité des pâtes employées pour la fabrication d'un disque. Ce n'est un secret pour personne que certains disques « grattent » et que d'autres ne grattent pas. Question de pâte et de proportion de gomme-laque. Ne déplaçons pas les responsabilités : c'est au presseur de disques et non au constructeur d'appareils qu'il appartient de supprimer le bruit d'aiguille. Il faut, une fois pour toutes, dissiper ce malentendu et mettre les choses au point.

Les éditeurs de disques nous répondront que la gomme-laque coûte cher et que nous leur demandons là une amélioration ruineuse. L'argument n'est pas sans réplique puisque certaines maisons sont parvenues à réaliser dans ce sens des progrès réels, et que, dans la même marque, on s'aperçoit qu'avec des matrices identiques, on obtient des disques de qualité fort différentes selon les usines de pressage où elles ont été utilisées. L'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne et la France emploient des pâtes qui donnent des résultats acoustiques très inégaux. Pourquoi n'unifie-t-on pas cette partie de la fabrication ?

D'ailleurs, s'il est démontré que ce progrès ruinerait nos éditeurs, pourquoi n'adopte-t-on pas la technique traditionnelle de l'éditeur de livres qui édite simultanément un ouvrage sur alfa, sur Hollande ou sur Japon. Sans aller jusqu'à la variété infinie des qualités de papier, on pourrait prévoir pour certains disques une édition normale sur pâte ordinaire et une édition de luxe sur une matière plus riche en gomme-laque.

Quel amateur de disques hésiterait à payer plus cher un chef-d'œuvre qu'il aime, pour en obtenir une exécution plus pure et offrir à ses amis des auditions expurgées de tous leurs parasites, sur des tablettes miraculeusement polies et ne « crachottant » pas au passage de l'aiguille ?

En limitant à certains ouvrages le choix de cette édition de luxe qui ferait la joie des collectionneurs, on obtiendrait un succès certain. N'oublions pas, en effet, que le discophile a le même

état d'âme que le bibliophile. Flatter ses manies de collectionneur serait évidemment une opération commerciale fructueuse.

Rappelons, pour mémoire, que les musiciens continuent à s'étonner de ne pouvoir obtenir de nos meilleurs éditeurs le moyen d'« accorder » leurs disques. On a proposé bien souvent des dispositifs commodes pour résoudre ce facile problème. Dans cette revue, nous avons accueilli jadis une très intéressante suggestion d'un inventeur qui réclamait pour chaque disque un petit sillon supplémentaire donnant le la ou le nombre de battements pendulaires permettant de reconstituer automatiquement la tonalité exacte de l'enregistrement.

On sait que ce n'est pas là faire preuve de trop d'exigence. Le changement de tonalité altère non seulement le caractère d'un morceau, mais il modifie le timbre de la voix des interprètes. D'innombrables amateurs transforment sans s'en douter des ténors en barytons et des soprani légers en contralti.

Détail plus grave : dans la transmission de disques par T. S. F. que l'on multiplie actuellement sans un contrôle artistique suffisant, on entend à chaque instant des morceaux « tournés » dans un mouvement faux qui trahit profondément les intentions de l'auteur et crée des malentendus arbitraires dans l'oreille de millions d'auditeurs ingénus. Récemment, on pouvait entendre dans un cinéma une exécution de l'Apprenti Sorcier au ralenti qui constituait une véritable diffamation contre Paul Dukas.

Il n'y a vraiment aucune raison de refuser plus longtemps de donner satisfaction aux musiciens en exauçant un de leurs vœux les plus légitimes : offrir à tous les amateurs un moyen d'entendre un morceau dans des conditions d'honnêteté élémentaire en respectant la volonté formelle de leur auteur.

Enfin, il est une dernière négligence qu'il faut signaler à l'attention des fabricants. Il arrive de plus en plus souvent qu'un disque soit « décentré ». Le trou dans lequel s'engage la cheville de la plaque tournante n'est pas toujours placé au centre exact non pas de la tablette d'ébène mais de sa partie gravée. Il en résulte une série de déplacements irréguliers de l'aiguille dont les effets acoustiques sont déplorables. Observez votre diaphragme ou votre pick-up. S'ils accomplissent des mouvements de plongée en hauteur et en profondeur, ne vous alarmez pas trop. L'audition n'en sera pas sensiblement altérée. Vous vous trouvez en présence d'un disque légèrement voilé, ce qui est regrettable mais non irréparable.

Par contre, si la danse du pick-up ou du diaphragme s'opère dans le sens d'un déplacement latéral, c'est que votre disque est mal centré, ce qui entraîne une très sérieuse altération du timbre et de la justesse. Certains amateurs délicats souffrent à ce point de cette incommodité, qu'ils se sont fabriqué un petit appareillage leur permettant, à l'aide d'une aiguille indicatrice, de déterminer le centre exact des sillons d'un disque et de modifier l'ouverture centrale en conséquence en déplaçant son axe. Mais c'est là une opération assez délicate dont les fabricants ne devraient pas laisser la charge aux acheteurs.

Voilà de petites améliorations faciles à réaliser et qui combleraient de joie tous les disco-manes. Succès oblige. Il ne faut pas que nos constructeurs ou nos fabricants s'endorment sur leurs lauriers. Actuellement, c'est entendu, la loi de l'offre et de la demande leur permet de ne pas raffiner sur la qualité de leurs produits. Le cinéma a été victime de la même illusion, à l'époque où il n'y avait pas assez de pellicule pour tous les écrans du monde. A quoi bon chercher « la petite bête » puisque tout le monde est content ? Pourquoi gêner le métier lorsque la clientèle est satisfaite à aussi bon compte ? On sait que les éditeurs de pellicule ont payé cher leur optimisme !

Que les industriels du disque ne commettent pas la même faute. Ils s'en repentiraient amèrement demain. Il faut à tout prix libérer cette technique de ses dernières imperfections. L'avenir est à ceux qui auront été les premiers à le comprendre.

GÉRARD VOISIN.